

THÉÂTRE

RÉVOLUTIONNAIRE.



LIBERTÉ, ÉGALITÉ,
FRATERNITÉ

OU



THE NEW YORK
LIBRARY



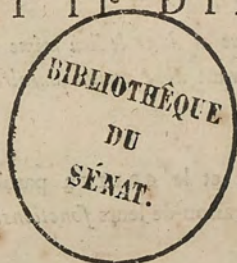
THE NEW YORK
LIBRARY

GRANDE COLERE

D E

LA MERE DUCHESNE,

ET II^e DIALOGUE.



INTERLOCUTEURS.

LE PERE DUCHESNE.

M. AUVRAI, ci-devant M^e perruquier, ruiné par la nouvelle mode des frisures nationales, que beaucoup de nos légistateurs ont accréditées par leur grand exemple, et obligé d'abandonner sa boutique depuis le grand décret sur les maîtrises et jurandes.

M. RECTO, Bouquiniste.

Mlle. CÉLESTINE, citoyenne active demeurant au Palais-Royal.

Mlle. ROSINE, vivant de son bien, près la place S. Michel, à Paris.

La scène se passe à l'issue et dans le lieu même d'une vente après décès d'un ci-devant abbé commendataire, et chanoine de Notre-Dame.

L'HUISSIER-PRISEUR et le CRIEUR paroissent au commencement pour raison de leurs fonctions.

PLUSIEURS PERSONNAGES MUETS.

GRANDE COLERE

D E

LA MERE DUCHESNE,

ET I^r DIALOGUE.

Le Crieur. A VINGT-CINQ liv. dix sous la soutane violette, à vingt-cinq livres dix sous personne ne dit plus mot ?

Mlle. Célestine. Vingt-six livres.

Le Crieur. A vingt-six livres la soutane violette, à vingt-six livres, une fois, deux fois, à vingt-six livres, une fois, deux fois, trois fois, à vingt-six livres. personne ne dit plus mot ?

L'Huissier - Priseur. A vingt-six livres, on ne dit plus rien ? Une fois, deux fois, trois fois. Adjugé.

La mère Duchesne. Hé ! parlez donc, la belle à vingt-six francs, est-ce ti pour votre amoureux c'te jaquette-là ?

Mlle. Célestine (avec fierté.) Allons, la femme mêlez-vous de vos affaires.

La mère Duchesne. T'nez c'te belle dondon, n'veut-elle pas faire la renchérie avec ses vingt-six francs ? Pargué oui, ça l'y va ben !

L'huissier-priseur. Allons la mère , pas de dispute ; laissez-nous clorre la vente d'aujourd'hui par cet article-ci qui doit aller avec le précédent.

La mère Duchesne. Hé bien , Monsieur le juge , voyons donc , qu'est-ce que c'est ?

L'huissier-priseur. C'est un rochet de batiste : voyez-le. A six francs le rochet de batiste. Y a-t-il marchand ? A six francs.

La mère Duchesne. Ma foi moi , c'est pas d'ces chemises-là que j'achettons.

Mlle. Rosine. Six livres dix.

Mlle. Célestine. Sept livres.

Un autre. Sept livres dix.

Mlle. Rosine. Huit livres.

Mlle. Célestine. Huit livres dix.

Mlle. Rosine et Mlle. Célestine mettent ainsi à l'enchère jusqu'à dix livres un sou. Le crieur aboie , et Mlle. Rosine emporte enfin le rochet qui lui est adjugé. La vente est close.

La mère Duchesne. On dira tout ce qu'on voudra : j'dis moi qu'il y a encore là-dessous qu'el q'foutaise qui n'sent pas bon. Queux diable ça veut i faire l'une de c'te robe d'évêque , et l'autre de c'te chemise , que je n'sais pas comment ça s'appelle ; mais que j'sais ben toujours qu'il n'y a que les évêques qui portent d'ça.

Mlle. Célestine et Mlle. Rosine (ensemble.) Voilà une femme qui est bien impertinente ! De quoi se mêle-t-elle ?

Mlle. Célestine (seule.) Est-ce que nous vous de-

mandons ce que vous voulez faire de toutes ces guenilles que vous avez là ?

La mère Duchesne (en s'avançant comme pour frapper Mlle. Célestine.) Comment guenilles ! guenille toi-même foutre ! Si je n'me retenois que j'te mettrois ton clén d'chignon à l'envers.

M. Auvray. Allons la mère , allons , pas tant de vivacité , laissez ces demoiselles emporter leurs marchandises.

La mère Duchesne. Oui , leux marchandises , c'est ben dit. Mais i ne convient pas à des foutinettes comme ça de v'nir insulter une honnête femme comme moi. Des guenilles ! t'nez donc , j'ajette toutes ces vieilles culottes là , pour c'te nation qu'en a besoin , et personne ne peut trouver à redire à ça. Mais c'te race là , avec tous leux chiffons qu'a n'a pas payés , qu'est que ça a besoin de e'te soutanne violette , et de c'te chose de batiste. Quoi donc ! est-ce déjà pour un petit évêque ou un grand : t'nez y a queuqu'chose par-là au bout du bâton qui n vaut pas un foutre. (*A ces demoiselles qui s'en vont.*) Adieu donc , petits choux ; vous faut-i la moitié d'mon tablier pour porter ça à vot'amoureux.

M. Recto. En vérité , la mère , vous êtes terrible ; savez-vous bien qu'avec tout cela vous vous faites des ennemis ?

La mère Duchesne. Je m'fous ben d'tous ces ennemis là moi ; ce n'est que de la gueusasse. En récompense j'ois l'honneur d'être connue d'ben des honnêtes gens qui sont respectables , et qu'ont d'l'amiqué pour moi , c'est tout c'que j'veux ; le reste j'm'en fous.

M. Recto. Tout cela est fort bon ; mais les honnêtes gens trouvent aussi que vous jurez un peu trop.

La mère Duchesne. Ça par exemple , je n'dis pas non ;

et mon confesseur m'a déjà ben prêché là-dessus : mais c'est q'souvent ça est plus fort que moi. Quand j'vois un tas de gueuseries qui s'font tous les jours, que ça fait dresser les cheveux, j' n'y tiens pas. Et pis j'ons t'eu l'malheur de n'pas recevoir une indication comme i faut, parce que j'n'avions pas l'moyen, et qu'pour surcroît j'ons t'un chien de mari, bon dieu ! qu'est saoul la moitié du tems ; qu'est lié avec un tas d'gueux qui l'i font faire des choses que j'en rougis, et qui jure toujours comme un possédé.

M. *Auvrai*. Pour moi qui perd tous les jours des pratiques, et qui, sur-tout depuis cet infernal décret sur les maîtrises, par lequel ils s'empa'ent de tout nos biens, ne puis plus tenir boutique, qui m'a pourtant coûté bien cher, je vous assure que je ne peux m'empêcher quelquefois de jurer aussi.

La mère *Duchesne*. Mais vous M. *Auvrai*, qui allez dans du monde, et qu'en apprenez de toutes les couleurs, dites-moi un peu, connoissez-vous ces deux carins, (car ç'en a tout l'air) que j'ons si ben arrangées tout-à-l'heure ? Que diable ça veut-i dire d'acheter c'te soutane violette, et c't autre machine que les évêques mettent par-dessus ?

M. *Auvrai*. Oh ! il y en a bien long à dire là-dessus, vraiment. Cette petite blondine qui a acheté le rochet de batiste. . . .

La mère *Duchesne*. Ça s'appelle donc un rochet ça ?

M. *Auvrai*. Oui. Hé bien, je là connois celle-là pour l'avoir vu plus d'une fois se promener au Luxembourg avec un certain abbé en perruque, que j'ai reconnu lui-même dimanche dernier à la place S. Michel, où on le promenoit comme le bœuf gras, en le reconduisant chez lui. Il venoit d'être sacré évêque. Tout ça demeure par le haut du côté de la rue d'Enfer. En faisant mes pratiques dans ce quartier-là, et même dans la maison où demeure ce prétendu évêque, j'ai oui dire, et j'ai vu bien des choses qui ne sont pas trop *secundum Lucam*. . . .

La mère Duchesne. Oui, j'entendrons ça ; quoique je n'sachions pas l'gratin.

M. Auvrai. Je n'assure rien ; mais j'ai toujours entendu dire qu'il n'y a point de fumée sans feu.

La mère Duchesne. C'est ben vrai, c'que vous dites-là. T'nez, n'faut pas chercher pus loin : c'est pour c'bougre-là qu'all'a acheté ça, pardon, la compagnie ; mais pour des gueuseries comme ça, c'est pus fort que moi.

M. Auvrai. On vous le pardonne ; mais voici bien autre chose, et que je vous garantis comme bien certaine. Cette autre à soutanne violette, c'est une des maîtresses, car il en a plus d'une, de ce Marolle qui fut aussi sacré, l'autre jeudi, évêque de Soissons. On l'appelle Célestine. ; ça demeure au palais-royal, c'est tout dire. Vous allez voir jusqu'où ce gaillard-là porte l'impudence. Il y a quelque tems, il fut rencontré dans la rue par un chevalier de S. Louis, qui alloit déjeuner chez un abbé de ses amis. Après les premiers bon jour, le chevalier lui dit : je vais déjeuner chez l'abbé un tel, viens avec moi. Un ami en mène un autre. Marolle y va. Pendant le déjeuner, on vient à parler des évêques nouvellement élus. Le maître de la maison, brave homme, et qui ne connoissoit pas ce Marolle, se mit à dire : « c'est pourtant une chose bien scandaleuse, on vient de nommer évêque de Soissons un certain abbé Marolle, député. On dit que cet homme-là a femme et enfans, et sa maîtresse est accouchée trois jours avant sa nomination ». Le chevalier se mit à rire comme un fou. Que diriez-vous que fit Marolle ?

La mère Duchesne. Mais c'bougre-là devoit être honnête comme un renard à qui on a coupé la queue.

M. Auvrai. Point du tout. Sans se déconcerter, il dit à l'autre : « Monsieur, c'est moi-même qui suis l'abbé

Elle n'est pas accouchée, comme vous le dites, trois jours avant ma nomination ; car il y a cinq mois que l'enfant est né. J'en prends à témoin M. le chevalier, qui en fut parain. »

La mère Duchesne (en levant ses deux poings.) Comment foutre ! il est possible que ces matins d'électeurs choisissent des gueux comme ça ! Et le bon dieu. . .

M. Recto. Doucement, la mère ; quand vous vous mettez en colere, c'est inutile ; on n'y peut rien.

M. Auvrai. Et puis il faut bien se garder d'accuser tous les électeurs d'un pareil choix. Je vais vous conter encore comment la chose s'est faite. Les électeurs, au nombre de 650, étoient convoqués pour nommer un évêque : 180 au moins refuserent de s'y rendre, ce qui en réduisit le nombre à 470. Au premier scrutin, les voix furent très-partagées, et Marolle eut ce qu'on appelle la pluralité relative.

La mère Duchesne. Qu'est qu'est encore que c'te machine-là ?

M. Auvrai. C'est-à-dire que, sans avoir le plus grand nombre de suffrages, il en avoit cependant plus qu'aucun autre ; mais cela ne suffisoit pas. A l'instant un des électeurs, qui connoissoit le pèlerin, indigné de lui voir tant de suffrages, monte à la tribune, et dit : « *Ah ! messieurs, quel évêque nous destinez-vous là ?* » Au second scrutin, l'abbé de Cuisi, prémontré, homme respectable, fut élu. Les honnêtes gens de l'assemblée allèrent le prier instamment d'accepter au moins pendant vingt-quatre heures, afin d'écarter l'autre. Mais il refusa constamment.

La mère Duchesne. Ah, que j'voudrions voir ce brave homme-là ; comme j'l'embrasserions de tout not'cœur !

M. Auvrai. D'après son refus, cent électeurs se

retirèrent encore : il n'en restoit plus que 370. Alors les partisans de Marolle se remuèrent tant et tant , qu'au second scrutin ils le firent nommer.

La mère Duchesne. Ah , les gueux ! et on laisse tenir une salôpperie comme ça ? Comment , c'misérable-là est sacré ? Oh ; si j'osois jurer comme mon mari , foutre que j'vous l'baptiserois ben tout de suite comme il le mérite ! V'là donc à quoi aboutit tout c'que c'l'assemblée nous promettoit , qu'ils alloient mettre la religion sur un bon pied ; que par ces élections i n'y auroit pus que d'bons curés , d'bons évêques , et i nous donnent des ch'napans comme ça ! J'avions ben raison d'dire , y a queuq'temps , que vous y étiez , j'crois , M. Recto , que tout ça étoit encore une magnère de coquins , et qu'y n'y auroit qu'l'argent , la cabale et un tas d'foutus manèges qui ferions les évêques et les curés. On voit ça maintenant.

M. Auvrai. Oh , la mère ; vous ne voyez rien encore , ni moi non plus ; quoique j'en sache bien d'autres pires que ça , s'il est possible , et que je vous dirai tout-à-l'heure.

M. Recto. Mais , comment veut-on qu'il en soit autrement ? c'est si bien la cabale qui arrange tout , que les élections sont déjà faites avant qu'on s'assemble pour y procéder en public. Et une preuve de cela c'est que par-tout ils élisent des gens qui ne sont pas connus dans le lieu , souvent même dans le département , et qui n'y ont jamais mis le pied.

La mère Duchesne. Et comment diable ça peut-y donc se maniganser ?

M. Recto. Le voici. Il y a dans toutes les villes de France , tant soit peu fortes , des clubs de soi-disants patriotes , qu'on appelle jacobistes ou enragés , et qui sont en correspondance avec celui de Paris.

La mère Duchesne. C'est donc encore c'foutū bloué de Paris qui fait tout ça !

M. Recto. Tout juste ; vous y êtes. Ceux-ci écrivent à leurs gens qui sont dans toutes ces villes-là , et leur indiquent ceux qu'il faut choisir. Alors la cabale qui se trouve dans chaque assemblée d'électeurs , fait jouer toutes sortes de machines pour les engager à donner leurs voix à la personne désignée. Quand ils voient que cela ne prend pas , et que la plupart se décident pour un homme un peu comme il faut , alors ils les contrebarrent de toute manière , les fatiguent , les ennuyent tant qu'ils sont forcés de s'en aller ; puis ils sont maîtres de l'élection. Quelquefois , sous prétexte de rafraichissemens , il leur font boire du vin , de l'eau-de-vie.

La mère Duchesne. V'là un beau foutu rafraichissement d'chien.

M. Recto. C'est vrai , comme je vous le dis , et je vais vous en citer un trait que je tiens par des nouvelles sûres arrivées de l'endroit même : à Quimpercorentin , en Bretagne , on a nommé , pour évêque , un monsieur Expilli , député , et qui fut sacré avec ce Marolle , le jeudi , jour de St. Matthias , (ce n'est pourtant pas un homme comme lui , il s'en faut bien).

La mère Duchesne. N'importe pas : il a accepté c'te place-là , c'est un schismatique , ça n vaut rien.

M. Recto. Vous avez raison : mais on doit rendre justice à qui il appartient. Hé bien ! ce M. Expilli n'étoit pas connu par les électeurs de Quimper. Ils ne pensoient pas à lui , ils vouloient élire un M. Berardier , qui est du pays , quoique député de Paris , c'est un digne prêtre : je le connois parfaitement , depuis si long - tems que je suis dans ce quartier de l'université ; il n'auroit certainement pas accepté , car il n'est pas jureur ; mais n'importe.

La mere Duchesne. Bon , c'est encore un digne homme.

M. Recto. Quand les gens de la cabale virent cela , (c'étoit l'après-midi) ils firent boire les autres , sous prétexte de délassement. Ensuite ils clabaudèrent contre M. Berardier , disant que cet homme n'a plus de religion , qu'il ne croit plus rien depuis qu'il est à Paris.

La mere Duchesne. Ah ! les scélérats !

M. Recto. Pour lors , ces électeurs qui sont pleins de religion , (car , en Bretagne , on en a beaucoup) , mais qui avoient la tête troublée par le vin ou l'eau-de-vie , ne voulurent plus de M. Berardier. Comme ils ne savoient plus à qui donner leurs voix , les gens du club parlent bien vite de M. Expilli , comme d'un digne homme , d'un excellent patriote , ect. et les bonnes gens donnent dans le panneau , et nomment M. Expilli.

La mere Duchesne. Les foutus benêts !

M. Auvrai. Et c'est par des menées semblables que se font presque toutes les élections. Aussi voyons-nous que , presque par - tout on nomme pour évêques des curés députés. Ce Gouttes , par exemple , qui a été nommé évêque d'Autun , y est-il connu ? Né à Tulle , en Limosin , bien loin d'Autun , par conséquent , il fut autrefois garçon limonadier ou confiseur , autant que je peux m'en rappeler.

La mere Duchesne , (éclatant de dire). Ha ! ha ! ha ! ha ! c'est-y pour ça qu'on dit qu'il a l'air encore tout consis ?

M. Auvrai. Il s'engagea ensuite et fut dragon. Ennuyé de ce métier , il se mit prêtre. Mais n'ayant pu obtenir de pouvoirs de son évêque , parce qu'on le trouva trop ignorant , sur ce qu'il devoit savoir ; et ne pouvant pas réussir par-là , il vint se faufiler à Paris ,

ou il fut vicaire de la paroisse du gros caillou. Il en fut chassé bel et bien , pour je ne sais quelle histoire , on n'en dit rien. Je sais toujours qu'avant de partir , il emprunta à une femme de cette paroisse la somme de 1200 liv. qu'il a payée à sa succession il n'y a pas six mois.

La mère Duchesne. C'est foutre avec nos dix-huit francs , qu'il a payé ça , je gage , et voilà où va l'argent de la nation.

M. Auvrai oh , oh ! l'abbé Gouttes n'est pas fait pour n'avoir que ses dix-huit francs ; il en a reçu bien d'autres.

La mère Duchesne. Seigneur Dieu ! j'enrage.

M. Auvrai. Chassé du gros caillou , il se réfugie à Montauban , où il obtint , je crois , encore une place de vicaire ; mais il y eut aussi une autre affaire pour laquelle l'évêque le chassa du diocèse , et notre homme en partit sans tambour , ni trompette , il attrapa ensuite la cure qu'il a encore dans le bailliage de Beziers. Hé bien , savoit-on tout cela à Autun ?

La mère Duchesne. C'est la cabale de c'vilain boiteux qui l'a fait bouter là , on l'voit ben. V'la pourtant d'pauvres bougres ben lotis avec un évêque comme ça. On peut dire qu'c'est un Judas qui en remplace un autre. Et on croit qu'un brelandage comme ça peut t'nir long-tems ? Non , ça n'est pas possible. Qu'on vienne nous dire à ce t'heure qu'ces députés cherchent le bien de la nation. C'es pour eux qu'i l'cherchent , et i s'foutent de nous. I font des places à leux guise , et pis s'les font donner.

M. Auvrai. Oh ! vous avez bien raison. Toutes lers

belles places sont pour eux dans le civil comme dans l'église.

La mère Duchesne. J'aime ben à entendre un tas d'foutus bêtes dire qu'c'est juste , et qu'il faut qu'ces gens-là qui travaillent pour le peuple soient récompensés. Quand j'vois des gens se récompenser eux-mêmes , j'dis qu'c'est d'la gueusasse qui s'entendent comme larron en foire , et qu'tous ceux qui s'y fient sont d's'imbéciles.

M. Recto. C'est ma foi ben dit.

La mère Duchesne. (voyant arriver de loin son mari) : Oh ben , nous v'la mal campés , v'la c'biau masque qu'arrive.

M. Auvrai. Qui donc ?

La mère Duchesne. Hé ! faut-il l'demander ? c'est mon mari.

M. Auvrai. Hé bien , la mère , quoi ? il ne nous fait pas peur.

La mère Duchesne. Oh ! si vous l'connoissiez comme moi !

Le père Duchesne (avec sa grosse voix) , Quoi , foutre ! est - c'que c'te bougre de vente est déjà finie ?

La mère Duchesne. Y a long-tems : vas , tu peux t'en aller.

Le père Duchesne. Parles donc , bougresse , si j'veux rester , moi.

La mère Duchesne. Hé ben , reste , si tu veux.

Le père Duchesne. Les effets de la cuisine sont i vendus ?

La mère Duchesne. Pas encore , c'est pour demain.

Le père Duchesne. I sont ben longs , ces bougres-là ; c'est comme ces élections d'Paris , ça n'finit pas.

La mère Duchesne (à part à M. Auvrai). Ma foi , j'sommes ben heureux ; i n'est pas saoul c'soir , on peut l'i parler , i n'est pas de mauvaise humeur.

M. Auvrai (au père Duchesne). Hé bien , père Duchesne , est-ce que vous n'êtes pas content de ces élections ?

Le père Duchesne. Ça n'finit pas , foutre ; si c'étoit moi , y a long-temps qu'tout ça seroit foutu ; et ces bougres d'aristocrates n'auront pas l'temps d'faire tout c'qui font.

M. Auvrai. Tenez , père Duchesne , vous me paraissez un brave homme , comme la mère Duchesne est aussi une brave femme.

Le père Duchesne. Elle ? c'est une foutue aristocrate , et qu'j'ai beau faire , je n'peux pas la corriger.

M. Recto. Mais , père Duchesne , les opinions doivent être libres ; l'assemblée l'a décrété,

Le père Duchesne. Je m'fous d'tout ça , moi ; point d'aristocrates : on devroit les tuer tous,

M. Auvrai. Aristocrates : c' n'est qu'un mot , père Duchesne , qu'on a inventé pour faire peur aux bonnes gens comme vous. D'ailleurs , il y auroit trop à faire ; car l'assemblée en augmente le nombre tous les jours. Mais , dites-moi : ces élections de Paris ne vous plaisent donc pas ?

Le père Duchesne. Non , foutre.

M. Auvrai. Hé bien , nous sommes d'accord , et je vas vous dire pourquoi.

Le père Duchesne. Oh ! oh ! je m'doute ben comment ; dès qu'vous êtes avec ma femme.

M. Auvrai. C'est égal ; écoutez toujours. Je n'en suis pas content , moi , d'abord , parce qu'on les fait...

La mère Duchesne. C'est ben dit ça , et qu'on n'a aucun droit d'les faire. Je l'dirai toujours , parce qu'c'est à à l'église à se mêler d'ça.

Le père Duchesne. Vraiment oui , l'église ! nous nous en foutons ben.

La mère Duchesne. C'rimpie la ! V'la comme i sont tous ; et si pourtant , ça a reçu le baptême.

M. *Auvrai* (poursuivant). Je dis ensuite qu'on choisit très-mal à Paris, comme ailleurs; et que si, par hasard on par politique, on choisit bien, ceux-là n'en veulent pas, comme plusieurs que je connois.

La mère Duchesne. N'y a qu'de mauvaises gens, et d'hypocrites qui acceptent des places comme ça, pour supplanter l'sautres.

Le père Duchesne. Tais-toi, bongresse, j'dis moi qu' si n'y avoit qu'ça, j'serois content, parce qu'on choisit de bons patriotes, et qu'ceux qui refusent, tant mieux; c'est qui n'sont pas de bons patriotes.

M. *Recto*. De bons patriotes! mais, père Duchesne, les bons patriotes sont ceux qui remplissent bien les devoirs de la place qu'on leur a confiée. Ainsi un évêque, un curé bon patriote, c'est celui qui a bien soin de son troupeau, et qui le conduit selon les règles saintes que l'église lui a prescrites. Si depuis un certain tems les choses vont mal, c'est parce qu'on s'est écarté de ces règles qui ont été faites par l'église, bien avant l'assemblée. Il ne falloit donc, pour tout rétablir, que remettre ces règles en vigueur, et non pas en faire de nouvelles qui détruisent les anciennes.

La mère Duchesne (au père Duchesne). Hé ben, tes patriotes parlent i comme ça?

Le père Duchesne. Non; mais i sont patriotes, et sans parler si ben, i n'agissent pas moins, et c'est c' qui nous faut.

M. *Auvrai*. Mais père Duchesne, si tous ces gens qu'on a nommés à Paris ne sont pas en état de remplir leurs devoirs, n'importe par quel défaut, qu'avez-vous à dire?

Le père Duchesne. Oh foutre! i feront toujours tout c'qu'on voudra; et si ne l'font pas, ces bongres-là nous l'paieront, oui dà.

M. *Auvrai*.

M. Auvrai. Ma foi, père Duchesne, s'il ne vous en faut pas davantage, vous serez content d'eux; car vous en avez là une ribambelle qui sont bien taillés pour faire tout ce qu'on voudra.

La mère Duchesne. Parguenne, faites-nous donc un peu connoître c'te race là; car je vois qu'vous en savez long.

M. Auvrai. Ils ont élu à la cure de saint Sulpice ce père Poirer, oratorien. Cet homme-là est aussi fougueux, aussi enragé dans son parti que Barnave à l'assemblée nationale, au point qu'on fut obligé de le chasser de la Rochelle, où il étoit ci-devant dans une maison de l'Oratoire, ensuite il est confesseur, ou directeur, ou débrouillé, je ne sais trop lequel, de ce Camus, l'assassin du clergé.

La mère Duchesne. Quel foutus galimathias est ça? directeur, débrouilleur! aussi, j'crois qu'tout ça est diablement embrouillé cheux lui.

M. Auvrai. Mais, la mère, il ne faut pas que cela vous étonne; nous avons des gens qui raffinent sur tout cela.

La mère Duchesne. Oh ben moi j'irois tout à la bonne flanquette; j'n'ai qu'un confesseur qu'est bon et qu'aussi il n'a pas juré, et ça msuffit, et jdis que si ce Camus faisoit comme moi, iseroit pus honnête-homme.

M. Auvrai. Ensuite ce père Poirer a beaucoup travaillé à la nouvelle constitution du clergé.

La mère Duchesne. Hé ben jdis qu'est un foutu gueux, pisque cte constitution est une gueuserie.

M. Auvrai. Ils ont élu encore un sieur Brugières à la cure de saint Paul. Hé bien, c'est un homme qui a été interdit, et pour cause bonne et valable, par M. de

Beaumont et ensuite par M. de Juigné. Je lui ai entendu dire, il y a plus de dix ans, et je ne l'oublierai jamais, que le mariage n'est pas un sacrement; après cela jugez du reste.

La mère Duchesne. Mais c'est un huguenot, foutre!....

M. Auvrai. Il est tout ce qu'on voudra; et il sera musulman, si l'assemblée le veut.

M. Recto. Mais on dit que la section ne veut pas le recevoir.

M. Auvrai. Ma foi, c'est beaucoup dire; car on en reçoit bien d'autres qui ne valent pas beaucoup mieux. Vous avez ensuite un Beaulieu, génovéfain, élu à la cure de saint Séverin, et qui ne dit pas la messe, même à pâques, depuis plusieurs années.

La mère Duchesne. Comment c' bougre là n' fait pas seulement ses pâques!

M. Recto (à part). C'est qu'apparemment il n'a pas la grace efficace.

M. Auvrai. Non, et cependant pour se montrer patriote, il accepte la cure, qui probablement l'obligera à dire quelquefois la messe; et ce Brognard élu à la cure de S. Nicolas-du-Chardonnet, il a tout l'air d'un ancien soldat aux gardes. Ainsi, en cas de besoin, il pourra donner un coup de main. Je connois aussi un nommé Porcet, à ce que je crois nommé à la cure de saint Germain-l'Auxerrois. Voici un trait de lui. Il avoit attrapé une cure dans le diocèse d'Angers. N'ayant pas dessein de la garder, il la brocanta pour un bénéfice simple; mais apprenant ensuite que le bénéfice valoit moins qu'il ne croyoit, il voulut revenir sur son marché, ce qui causa une scène scandaleuse. Eh bien, aujourd'hui il va supplanter le curé de saint Germain, qui l'avoit fait ci-devant son premier vicaire, le tout sans

craindre de passer pour ingrat. Ce même homme, deux ou trois jours avant le serment, se trouvant avec de certaines personnes, déblatéroit contre ceux qui le feroient; et ensuite, pour être patriote, il l'a prêté lui-même.

La mère Duchesne. Qu'on ose dire, foutre, que c'est là un homme de bien!

M. Auvrai. J'en sais encore un autre qui s'appelle le Maire.

La mère Duchesne. Quel foutu nom de chien!

M. Auvrai. Il vient d'être nommé curé de sainte Marguerite en place de ce bon vieillard si respectable, et qui a si bien soutenu tous les pauvres de sa paroisse dans des tems terribles. Hé bien, ce brave homme l'avoit nommé aussi l'année dernière son premier vicaire; il avoit même couru en cela beaucoup de risques, parce que c'étoit contre le vœu de la section, qui en vouloit nommer un autre; et voilà ce le Maire qui dépouille son bienfaiteur, et tout cela pour plaire au père Duchesne.

Le père Duchesne. Ah! ah! vous voulez m'gouailler j' crois. Hé bien s'il a fait cela pour moi, c'est une foutue bête; car je n' le connois pas, et m' fous d' lui.

La mère Duchesne. Ma foi le v'la bien lotti; étoit-c' la peine d'usurper la place de son bienfaiteur, et d'être apostat.

Le père Duchesne. Apostat: t'nez j' n'entends pas ça, ainsi je m'en fous; et si ces bougres-là ne vous plaisent pas, j' m'en fous encore. Tout c' qui m' fâche moi, c'est qu' ça n'avance pas, mais j' crois pourtant que j'allons faire nommer un évêque de Paris. Oh! pour c'tui-là ce sera un bon patriote, et i n'y aura pas à en dire de mal, foutre.

La mère Duchesne. Et moi j' soutiens qu'il y aura du mal à en dire.

Le père Duchesne (lui montrant le poing.) Et quel mal ? parle.

La mère Duchesne. C'est que, quoiqu'i puisse être, il aura toujours usurpé la place de ce brave homme d'archevêque que nous avons, et que ce ne sera qu'un loup dans la bergerie, qui n'aura aucun pouvoir légitime.

Le père Duchesne. Et je dis moi, qu'y en a un que je pousse-là, qu'est un saint, foutre.

M. Recto. Qui donc ça, s'il vous plaît ?

Le père Duchesne. Oh ! c'est l'évêque de Babylone, c'est-là un homme !

M. Auvrai. C'est-là votre saint, père Duchesne ; ma foi s'il n'y en avoit pas d'autres que de cette espèce dans le calendrier, mes litanies seroient bientôt dites.

Le père Duchesne. Comment vous osez dire ça ! mais cet homme-là a pourtant l'air ben respectable.

M. Auvrai. Oui ; mais tout ce qui brille n'est pas or dit le proverbe.

Le père Duchesne. Hé ben, bougre, voyons qu'avez-vous à en dire ?

La mère Duchesne. Ma foi, gare au saint, y va être déniché.

M. Auvrai. Ecoutez, et vous allez voir ; laissez-moi seulement dire jusqu'au bout. M. l'évêque de Babylone, autrefois moine bernardin, a intrigué beaucoup pour pouvoir quitter son cloître et se défroquer.

M. Auvrai (continue). Pour y mieux réussir, il sollicita et obtint enfin une abbaye *in partibus*, c'est-à-dire une abbaye dont il ne reste plus que le titre; il parvint ensuite, non pas sans peine, à l'évêché de Babylone qu'il a encore, et où il n'a jamais été. Il s'est encore vanté d'avoir opéré la réunion d'un patriarche schismatique à l'église romaine ou au pape, comme vous voudrez.

La mère Duchesne. Comment cet homme là, après s'être donné les violons d'avoir guéri cette maladie là, l'a gagnée à son tour !

M. Auvrai. Il étoit pourtant à peine médecin consultant; car cette réunion fut faite réellement par deux missionnaires; et lui, après s'être mis en route pour s'y rendre, est demeuré à moitié chemin sous prétexte d'une fistule, et n'a jamais passé plus loin.

La mère Duchesne. Quelle foutue singerie !

M. Auvrai. Attendez donc, ce n'est pas-là le plus beau; il est membre d'une secte qu'on appelle des *martinistes* ou des *illuminés*.

La mère Duchesne. Voilà encore une belle chienne d'illumination.

M. Recto. On appelle ces gens-là illuminés, parce qu'ils prétendent tout savoir par inspiration de Dieu, avec lequel ils se disent avoir un commerce particulier.

La mère Duchesne. C'est plutôt avec le diable, foutre !

M. Recto. Leur doctrine est à-peu-près la même que celle de ces hérétiques des premiers siècles qu'on appelloit en général gnostiques.

La mère Duchesne. Ah le vilain nom ! quel monstre est ça.

M. Recto. C'est comme cela qu'ils s'appeloient. Les *illuminés* d'aujourd'hui ressemblent aussi beaucoup à d'autres fanatiques moins anciens, qui se livroient aux plus infâmes désordres, et qui ont désolé l'église sous le nom de Manichéens, Adamites, Vaudois, Bogomites.

La Mère Duchesne. Ah! bon Dieu, *M. Recto*, quelle litanie! mais c'est donc tous les diables de l'enfer que vous nommez-là. Mauvais chiens, Bougromites.

M. Recto. (en riant). Ha, ha, pour le coup, la mère Duchesne, vous avez deviné, sans vous en douter, d'où vient le nom que vous prononcez un peu souvent.

La mère Duchesne. (avec un air de surprise). Hé seigneur! quel nom donc?

M. Recto. Le nom de bougre; il vient, par corruption de celui de Bogomites.

La mère Duchesne. Dieu m'apprend, je ne l'ai pas, et mon confesseur ne m'a jamais dit. (*A son mari*) Et toi, qui jures toujours, savais-tu que tu disois une si vilaine chose. Allons, c'est fini, je n'en dirai plus ça.

Le père Duchesne. J'm'en fous ben, moi: pargué, y en a ben d'autres qui l' disent; i n' s'en portent pas moins ben pour ça.

La mère Duchesne (à part). Quel homme!

M. Recto. Nos *illuminés* donc croient aussi, comme ceux que j'ai nommés, que l'église et tous les gens qui ne sont pas dans leur secret, n'entendent pas l'écriture sainte; que l'incarnation de Jesus-Christ, ses souffrances et tout le reste, n'est arrivé qu'en figure.

La mère Duchesne. Ah, ce sont d'grands chiens!

M. Recto. Un de leurs secrets, c'est de tendre à détruire toutes les puissances temporelle et ecclésiastiques, à détrôner tous les rois, pour réduire tous les hommes à l'état de nature pure.

La mère Duchesne. Mais vous êtes bien savant, *M. Recto*; où avez-vous donc vu tout ça?

M. Recto. Dans une foule de livres anciens et nouveaux que j'achète. Je n'en vends jamais un que je ne l'aie lu auparavant; et il y en a un infâme assez nouveau, dont le titre est: *de l'Instinct divin*, dans lequel on trouve tout ce plan là. Il sort de cette secte dont est membre l'évêque de Babylone.

La mère Duchesne. Mais foutez, d'après ce que vous dites, il sembleroit que c't assemblée nationale veut faire tout ça aussi; car ma foi g'n'a pus de maîtres aujourd'hui qu'eux, ou plutôt tout le monde est maître.

M. Recto. Mais il en est quelque chose; car plusieurs des principaux de l'assemblée sont de la secte, et jusqu'au duc D... S..

La mère Duchesne. Mais y a ti beaucoup d' ces coquins-là?

M. Recto. Beaucoup plus qu'on ne pense, et en France et dans les autres pays. La principale loge est à Avignon.

La mère Duchesne. Mais nous sommes foutus, si on n'arrête pas ça. Et c'tévêque de Babylone est là dedans?

M. Auway. Oui, il y est; mais je ne vous ai pas dit le plus curieux; il a chez lui un baquet pour magnétiser.

La mère Duchesne. Un baquet, et quelle foutue lessive fait i là d'dans?

M. Recto. (à part). C'est une lessive à la Chabroud.

M. Auvrai C'est sa nièce , borgne et laide comme le péché mortel , qui dirige tout cela.

La mère Duchesne. Ah la vilaine !

M. Auvrai. Ecoutez donc ; il a outre cela chez lui une fille somnambule qui fait la prophétesse. Elle est toujours dans une chambre voisine de son salon , placée sur un lit ; et là elle dit des oracles à tous ceux qui vont la consulter.

La mère Duchesne. Comment sus un lit !

M. Auvrai. Et tout le monde est admis à cette société chez l'évêque , moyennant dix louis par an ; c'est le prix ordinaire.

La mère Duchesne. Quel foutu métier de chien !

M. Recto. Mais il est plus lucratif que le vôtre et le mien.

La mère Duchesne. Ma foi , j'aimerais mieux mourir de faim , que de gagner not vie à un pareil métier.

Le père Duchesne Hé quoi foutre l'argent n'est i pas toujours bon ?

M. Auvrai. Mais voici encore quelque chose de bien plus drôle. Tous les jours l'évêque et la nièce ont soin d'examiner la garde-robe de la prétendue prophétesse , comme autrefois les prêtres payens regardoient , je ne sais trop ; dites-nous ça vous , *M. Recto.*

M. Recto. Oui , regardoient dans les entrailles des animaux.

La mère Duchesne. Qu'est-ce que vous voulez dire par sa garde-robe, ses hardes ?

M. Auvrai. Non pas ; mais c'est, ... sous votre respect...

La mère Duchesne. Sa chemise percée.

M. Auvrai. Tout juste, vous avez mis le nez dessus.

La mère Duchesne. Fi ! les vilains, les puants. (*A son mari*) Et tu dis qu'on pousse un vieux cochon comme ça pour être archevêque de paris ; qui pour nous faire des mandemens iroit demander à sa prophétesse, ou regarder dans sa garde-robe ce qu'il auroit à nous dire !

M. Auvrai. (en riant). Pour le coup ; ça feroit des lettres pastorales écrites de bonne encre.

M. Recto (riant aussi). Ça seroit de l'encre de la petite vertu.

M. Auvrai. Au surplus, fil dit qu'il n'a plus *la foi*, mais qu'il voit ; il dit encore que quand il donne la confirmation ou l'ordre, il sent le Saint-Esprit descendre.

Le père Duchesne Bah, foutre, tout ça c'est des contes d'aristocrates, et qu'on ne devoit pas souffrir.

M. Auvrai. Ce que je vous ai dit est la vérité ; il y a une foule de témoins qui l'attestent, qui sont croyables.

La mère Duchesne. (à son mari). Et c'est-là ton saint ; vla un biau foutu saint de m...d... !

M. Recto. (avec un ton railleur). Mais écoutez donc, il a bien mérité de la nation, puisqu'il a sacré les nouveaux évêques au refus de ses confrères.

M. Auvrai (sur le même ton). Oh c'est un fier homme encore pour cela. Je vous assure aussi qu'il sait *savoir* de plus d'une manière; car je sais des gens qui l'ont entendu, qu'il s'en tire quelque fois tout aussi bien que le père *Duchesne* lui-même.

Le père Duchesne (en colère). Foutres, si ça dépendoit d'moi, vous ne parleriez pas comme ça; on n'devroit pas laisser ainsi décrier des patriotes.

La mère Duchesne. Vraiment oui, des patriotes; un tas d'foutus gueux qui prenoit c'nom là. J'dis moi au contraire qu'y a assez long-tems qu'on abuse le pauvre peuple, et qu'ceux là rendront service à la nation, qui découvrent toutes ces villenies là. Et toi qui pour un misérables écu, une chienne de bouteille d'vin, te fourre dans tout ça pour dire un tas d'mensonges; tu ferois mieux d'travailler d'ton métier, ça t'profiteroit davantage: car j'ai toujours oui dire que c'qui vient d'la flûte s'en va par l'tambour.

Le père Duchesne (levant le poing.) Tiens n'méchauffe pas; car j'te foutrois tout-à-l'heure sur la gueule.

M. Auvrai. Allons, la paix, la paix; un jour viendra, père *Duchesne*, où vous ne direz plus que ce sont des calomnies.

La mère Duchesne. Vraiment oui, des calomnies! *parguenne*, est-c'une calomnie d'dire comme par exemple, que c'*Fauchet* est un b. (J'allions t'encore prononcer c'vilain mot; ce qu'cest qu'l'habitude.) Oui, que c'*Fauchet* est un mauvais diable, tandis qu'tout plein d'monde a vu sa gueuse qui l'suit par-tout, et qu'étoit encore d'avant la chaire à Notre-Dame à son dernier sermon, toute emplumassé, comme un mulet. Qu'des gens ont dit là tout haut: v'la la maitresse du prédicateur, et qu'des soldats sont v'nus la regarder sous

l'nez. C'esti pas là une horreur Hé ben, on va peut-être nommer c'thomme là évêque.

M. Auvrai. Ma foi, peu s'en est fallu qu'il ne le fût à Nevers. Il y avoit pour lui une très-forte cabale, et les honnêtes-gens ont eu bien de la peine à l'empêcher.

La mère Duchesne. Hé ben, c'est pourtant là le plus grand prédicateur de c'te révolution : j'dis moi qu'une chose qu'est prêchée par un tas d'gens comm'ça n'peut pa t'être la bonne cause.

M. Recto. Mais dites-moi, *M. Auvrai*, est-il sûr que ces évêques sacrés à l'Oratoire, furent ensuite promenés avec la garde nationale dans la rue Saint-Honoré ?

M. Auvrai. Rien de plus sûr encore. Il me paroît que c'est pour nous dédommager des masques qu'on a défendues.

La mère Duchesne. Ma foi, d'sévêques pareils sont bien faits pour être promenés dans c'te rue là ; c'nétoit peut-être pargué pas pour la première fois.

Le père Duchesne. Hé foutre ! est-ce que tous ces anciens évêques rebelles valoient mieux qu'ça ?

La mère Duchesne. Sûrement qu'i valient mieux. Si y en avoit qui faisoient mal parler d'eux, c'étoit l'plus p'tit nombre.

M. Recto. D'ailleurs puisqu'on nous dit qu'on veut régénérer l'église, et la rétablir dans sa première pureté, on ne devroit donc nommer que des hommes purs et dont la réputation est intacte.

La mère Duchesne. C'est tout l'contraire : on s'fout donc d'nous.

M. Auvrai. L'histoire de la promenade dans la rue Saint-Honoré étoit bien faite pour couronner l'histoire du sacre. Car si vous saviez ce que j'ai appris là-dessus, vous en frémiriez.

La mère Duchesne. ConteZ-nous encore crabomination là; car i faut que nous sachions tretous la vérité.

M. Auvrai. Hé bien, voici l'histoire telle que je la tiens de personnes bien instruites et très-croyables.

Le père Duchesne. N'allez pas nous foutre ici des mensonges, car diab m'emporte, je vous releverois la moustache.

M. Auvrai. Ah! vous voulez rire, père Duchesne; mais si je raconte quelque chose de faux, je vous permets de me contredire. Je sais d'avance ce que vous aurez à m'opposer. Le mercredi soir, veille de S. Mathias, et du sacre des deux abbés Expilly et Marolle, l'évêque d'Autun, qui a fait la cérémonie, donna un bal chez une femme qu'il aime rue Croix-des-peuils-Champs, n°.

La mère Duchesne. Le misérable!

Le père Duchesne (criant et montrant le poing.) C'est un mensonge de gueux, fourré! nom de mille chiens! l'évêque d'Autun a couché cette nuit là à l'Oratoire, et vous êtes un foutu cabaleur d'aristocrate.

M. Recto. Ah! père Duchesne, comme vous vous emportez. Laissez dire Monsieur; après cela, s'il a tort, nous vous rendrons justice.

M. Auvrai. Je sais bien, comme vous, père Duchesne, qu'on disculpe l'évêque d'Autun, en assurant qu'il a couché cette nuit là à l'Oratoire avec les autres évêques faits et à faire. Je pense même que les orato-

riens en sont persuadés ; mais d'un autre côté, l'histoire que je vous conte, me vient de source. Elle a été racontée telle que je vas la dire, par deux députés de l'assemblée nationale, qui sont du parti de l'évêque d'Autun, et qui ont assisté au bal et à tout ce qui s'en est suivi.

Le père Duchesne. Et jvous dis qu'il a couché à l'Oratoire : foutre, et ça suffit, et vous êtes un puant d' menteur.

M. Auvrai. Bien obligé, je ne mens pas, en vous disant que le fait a été raconté par ces deux députés : mais venons au fait. Croit-on que l'évêque d'Autun, méditant cette partie là, n'aura pas pris quelques précautions pour qu'il n'en parût rien.

M. Recto. En effet, il a pu faire annoncer à l'Oratoire qu'il y coucheroit comme les autres, y passer même, et donner assez d'argent à un homme ou deux pour s'en faire ouvrir la porte secrètement, et à l'heure qu'il voudroit. Dans une maison régulière, où chacun se retire chez soi vers neuf heures, il suffit qu'on ait dit que l'évêque d'Autun y coucheroit, pour que tout le monde ait cru qu'il y a vraiment couché.

M. Auvrai. Et puis d'ailleurs, cette histoire qui se raconte depuis quelques jours, même au palais-royal, n'a encore été contredire pas personne de ce parti-là. Quelque chose de plus fort, c'est que j'ai lu dans un papier patriote que les évêques ont couché à l'Oratoire, mais que celui d'Autun s'y est rendu fort avant dans la nuit ; ce qui ne s'éloigne pas tant de l'heure où je vous dirai qu'il y arriva.

La mère Duchesne. Allons foutre, il a fait ben d'autres tours ; il étoit encore capable de cri là. Voyons, M. Auvrai, achevez-nous l'histoire.

Le père Duchesne. Bougre d'aristocrate de chien.

M. Auvrai) continue) Après le bal, il y eut un biribi.

La mère Duchesne. Qu'est qu'c'est encore que c't-animai là ?

Le père Duchesne. C'est encore une histoire de gueux ça !

M. Auvrai C'est un jeu infernal défendu autrefois par la police. Chapelier y perdit cette nuit là quatre-vingt mille livres, et Barnave cent vingt mille livres.

Le père Duchesne. (s'avançant pour frapper *M. Auvrai*, et *M. Recto* se mettant entre deux) Foutu maraut, bourreau d'enfer, Barnave! Chapelier! nos amis! On n'pendra pas...

La mère Duchesne. Comment ces jeanfoutres là jouent et perdent comm'ça l'argent d'la nation, pendant que j'sommes tous dans la misère ? Oh, si j'les t'nois !

M. Auvrai. (faisant un mouvement pour s'en aller.) Hé fourche je m'en vas, on n'y peut plus tenir

La mère Duchesne. (le retenant) Allons donc, *M. Auvrai* ; i dira tout c'qui voudra, j'veux savoir votre histoire jusqu'au bout.

M. Auvrai. Mais vous m'interrompez toujours. Je disois donc que Chapelier perdit quatre-vingt mille francs, et Barnave cent vingt mille. Ils les payèrent l'un et l'autre tout de suite en assignats tout frais sortant de la manufacture.

La mère Duchesne. (en marmottant entre ses dents) les gredins ! avec leurs foutus assignats, i s'en ont peut-être comme ça par pour dix milliards. Qui sait ?

(Le père Duchesne tappe des pieds.) *M. Auvrai* (continue) le jeu fini on servit un magnifique déjeuner, il étoit cinq heures du matin, l'évêque d'Autun s'y étant réconforté comme les autres, monté en voiture, se rend à l'Oratoire en habit laïc vers six heures et demie, y prend ses habits pontificaux, fait la cérémonie, reprend son premier vêtement, part et va se coucher.

La mère Duchesne (hors d'elle-même) et l'bon Dieu n'écrase pas des chiens comme ça, et c'tabomination d'assemblée s'fout d'tout ça ! foutons l'camp car. . . .

Le Père Duchesne en dit de son côté des plus belles et des meilleures, adieu mes gens, la place est nette.

Chanson pour la mère Duchesne quand elle sera en belle humeur.

Sur l'Air : *Quand j'étois au Régiment.*

Qui veut d's'évêq's à deux sous,
Des curés pour une obole ?
J'vons vous les bailler tretous
Et quatre au cent sus vot' parole ;
A l'Angloise on l's'a montés ;
Comme ils sont gentimens tournés ! *bis.*

Choisissez tant qu'vous voudrez ,
C'est toujours la même turlure ,
A l'usag' vous l'apprendrez ,
L'un n'vaut pas mieux qu'l'aut' je vous jure,
Le bois qu'on a pris pour ça
Est bien véreux : dam' le voila. *bis.*

Dans c'te rue S. Honoré
 Y a là t'une grande boutique ;
 Où chaqu' évêqu' est achvé
 Lorsqu'il est sorti de la fabrique,
 Ma foi c'est qu'dans c'quartier là,
 On travaille fort ben pour tout ça- *bis.*

Et quand c't'ouvrage est fini,
 On l'fait voir à tout le monde ;
 Garçon et fillette aussi,
 Chacun l'considère à la ronde ;
 Et l'un dit : ah ! qu'c'est jôli !
 Et l'autre crie à la chianlit. *bis*

Avec ces nouveiaux pantins,
 Pour faire un' chose jolie,
 On marira des catins
 Qui sauteront à fantaisie,
 Puis par la corde on pourra
 Leur fair'faire tout ce qu'on voudra. *bis.*

Par un' telle invention,
 On s'amusera ; Dieu sait comme,
 Plus d'jeûnes ou d'confession,
 De carême, ou d'dispense de Rome ;
 Et si vous manquez de pain
 Vous en prendrez chez le voisin.

F I N.

